



HAL
open science

“ Bats-toi ma sœur ”. Appropriation de l’espace public urbain et contestation de la norme par les homosexuels. L’exemple de la Gay Pride de Paris

Stéphane Leroy

► **To cite this version:**

Stéphane Leroy. “ Bats-toi ma sœur ”. Appropriation de l’espace public urbain et contestation de la norme par les homosexuels. L’exemple de la Gay Pride de Paris. Métropoles, 2010, 8, <http://metropoles.revues.org/>. hal-00548036

HAL Id: hal-00548036

<https://hal.science/hal-00548036>

Submitted on 18 Dec 2010

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

« Bats-toi ma sœur »¹.
**Appropriation de l'espace public urbain
et contestation de la norme par les homosexuels.**
L'exemple de la *Gay Pride* de Paris

Stéphane Leroy
EA3482 Lab'Urba
Université Paris-Est Créteil

Résumé

La *Gay Pride*, née pour commémorer les émeutes de *Stonewall* à New York, est un défilé qui célèbre chaque année la visibilité homosexuelle. Si la *Gay Pride* demeure une manifestation politique pour l'égalité des droits et contre l'homophobie, elle tend à devenir un gigantesque carnaval, à Paris comme dans les autres métropoles occidentales. Pour autant, un jour par an, les gays et les lesbiennes parviennent à s'approprier l'espace public, à « sortir du placard » et à contester les normes basées sur l'hégémonie hétérosexuelle qui façonnent cet espace. En les transgressant par diverses performances, qui mettent souvent leurs corps en scène, ils interrogent les fondements de cette hégémonie impossible à défaire et valident leur identité.

Abstract

Set up to commemorate the riots of Stonewall in New York, Gay Pride parade celebrates homosexual visibility each year. The Pride parade remains a political event for equal rights and against homophobia even if it tends to become a carnival, in Paris as in the others Western main cities. For all that, one day a year, gay men and lesbians succeed in appropriating public space, doing their coming out and challenging the norms based on heterosexual hegemony which shape this space. By infringing them by various performances, which often put their bodies in scene, they question the bases of this hegemony impossible to undo and they validate their identity.

Mots clés : espace public, *Gay Pride*, identités gay et lesbienne, Paris, performance, « sortie du placard », transgression, visibilité collective.

Keywords : collective visibility, coming out, gay and lesbian identities, Gay Pride, Paris, performance, public space, transgression.

¹ Slogan lu sur une pancarte d'*Act Up* à la *Gay Pride* 2008 de Paris.

La *Gay Pride*², défilé annuel de la fierté homosexuelle, témoigne de la visibilité acquise par les gays et les lesbiennes dans de nombreuses grandes villes depuis quelques décennies, même si elle reste relative et fragile (Leroy, 2009). Elle constitue une appropriation de la rue éphémère mais importante pour les homosexuels, car les espaces et les moments où ils peuvent dévoiler leur préférence sexuelle sont très réduits, même dans la ville. Celle-ci, comme n'importe quel autre espace, n'assimile pas sans frein les différences (Young, 1990). Au contraire, elle cherche à les contrôler et à les cacher, en particulier par l'intermédiaire de l'urbanisme. Si la grande ville demeure l'espace privilégié de l'émancipation humaine, les pratiques des individus et des groupes « différents » sont généralement rendues invisibles par les normes dominantes. Les espaces de représentation de tous les « déviants » se retrouvent figés, quand ils ne sont pas défaits (Miller, 2005). De soi/autre à privé/public, en passant par homme/femme et hétérosexuel/homosexuel, la société urbaine est fondée sur nombre d'oppositions binaires. Ces dernières se combinent pour organiser la ville selon une hiérarchie entre dominants et dominés qui tend à être à la fois naturalisée par les comportements et les discours et intériorisée par l'ensemble des citoyens. A propos de la hiérarchie hétérosexuel/homosexuel, considérée par Eve Kosofsky Sedgwick (2008) comme celle qui structure la culture occidentale, Nathalie Lefèvre (1998) précise que « cet ordre hétérosexuel s'impose d'autant mieux que nos esprits et nos corps sont structurés conformément aux structures de cet ordre ».

C'est dans l'espace public, espace idéal en théorie (Joseph, 1984), où chacun est directement accessible aux perceptions et au regard de l'autre (Lévy, 2003), que les hiérarchies entre les genres et les sexualités s'impriment et se renforcent le plus vigoureusement (Bondi et Rose, 2003 ; McDowell, 1999). Car l'espace public et semi-public a une sexualité légitimée : l'hétérosexualité, même si celle-ci n'est pas immédiatement connotée comme sexuelle et si l'identité hétérosexuelle renvoie à un « neutre » (et à un « stable ») politique et culturel³. Elle s'affiche (presque) partout, des trottoirs aux quais de gare, des transports en commun aux murs couverts de publicités mettant en scène le couple hétérosexuel, le seul imaginable et montrable⁴. Comme dans les espaces du travail notamment, les hétérosexuels s'approprient

² Par souci de concision et parce que c'est le terme employé couramment, je parle ici et dans la suite du texte de *Gay Pride*, mais il s'agit évidemment d'une manifestation d'homosexuels masculins ET féminins.

³ Ce n'est pas toujours le cas de l'homosexualité : « La vision homophobe réduit l'identité homosexuelle à une orientation purement "sexuelle" et fait du sexuel, pensé en termes de "tendances" et de "pulsions" toujours plus ou moins associées à l'animalité, l'origine de toutes les actions et de toutes les pensées des gays et des lesbiennes » (Chauvin, 2003 : 225).

⁴ Le couple de même sexe doit rester invisible dans l'espace public, comme l'illustre la polémique suscitée en 2005 par la campagne d'affichage publicitaire du salon gay et lesbien *Rainbow Attitude* dans le métro parisien. Ces affiches qui montraient deux hommes ou deux femmes s'embrassant ont d'abord été refusées par la régie publicitaire de la RATP, avant d'être acceptées sous la pression d'associations et de personnalités politiques. Par la suite, quand elles n'étaient pas couvertes d'injures homophobes, elles étaient presque systématiquement arrachées.

l'espace public par des conversations hétérosexualisées et par la manifestation (souvent inconsciente) de leur intimité (Kirby et Hay, 1997). C'est pourquoi, les gays⁵ et les lesbiennes vivent les espaces du quotidien comme des espaces très agressifs (Bell, 1991 ; Namaste, 1996). Mesurant les risques de s'y dévoiler, ils contribuent par leur maîtrise de soi et le maintien d'une distance avec le groupe dominant à l'hétérosexualisation de ces espaces (Kirby et Hay, 1997 ; Kitchin et Lysaght, 2003).

En m'appuyant sur un large corpus de travaux, anglophones pour la plupart, et surtout sur une quinzaine de séquences d'observation participante effectuées lors de marches, essentiellement à Paris⁶, je souhaite expliquer que la *Gay Pride* constitue pour les gays et les lesbiennes un moment d'affirmation identitaire extrêmement fort, affirmation qui passe par l'appropriation subversive de l'espace public et la contestation radicale de son hétéronormativité. En rappelant l'origine, l'évolution et la diffusion spatiale de la *Gay Pride* en France, je montre les permanences de la marche. Depuis qu'elle existe, elle poursuit les mêmes objectifs, qui sont des objectifs politiques : le droit à la visibilité mais aussi l'égalité des droits et la lutte contre l'homophobie. Pour mener à bien ces objectifs, notamment celui de la visibilité collective, et pour transgresser les normes qui régissent l'espace public, de nombreux participants effectuent des performances. On peut définir la performance comme une exhibition ou une démonstration publiques pouvant prendre différentes formes (matérielle, discursive, etc.). Comme dans le domaine des arts et du théâtre notamment, elle fait fréquemment du corps un outil malléable et un palimpseste (Thrift, 2007). Elle est aussi un rôle joué dans le but de renvoyer une certaine image de soi et qui a fréquemment une visée politique. Lorsqu'elle est réalisée par un individu ou un groupe stigmatisé, elle est susceptible de transgresser la norme dominante. Lors de la *Gay Pride*, les performances sont souvent subversives et presque toujours ludiques et parodiques. Aussi, elles contribuent à faire de la *Gay Pride*, en plus d'une manifestation politique, une fête de rue de plus en plus appréciée. Toutefois, je montre qu'elles servent surtout à homosexualiser la rue, en particulier par la mise en scène de corps explicitement sexualisés, et qu'elles essaient de transformer la honte en fierté. Ainsi, à leur manière, les gays et les lesbiennes participent à la construction de l'espace public urbain.

⁵ Je réserve ici et dans la suite du texte le terme de « gay » aux homosexuels masculins. On peut considérer que le terme « homosexuel » ne renvoie qu'à une pratique sexuelle, alors que je propose d'utiliser celui de « gay » pour les hommes qui, à un moment donné de leur vie, se définissent et même se revendiquent comme homosexuels, partagent une culture commune, voire une identité collective, basée sur l'expérience partagée de l'insulte (Éribon, 1999) et souvent territorialisée. On ne tranchera pas ici entre les approches essentialiste et constructiviste du fait d'être gay. Pour ces hommes, « les personnes de même sexe représentent l'objet sexuel le plus désirable et [...] la vie sociale est fortement organisée autour de la poursuite d'un tel objet et du plaisir qu'on en retire » (Goffman, 1975 : 166). Pour Michel Foucault (1982), « être gay signifie que ces choix [sexuels] se diffusent à travers toute la vie, c'est aussi une certaine manière de refuser les modes de vie proposés, c'est faire du choix sexuel l'opérateur d'un changement d'existence » (Éribon, 1999 : 461).

⁶ Depuis 1995, j'ai assisté ou participé à une dizaine de *Gay Prides* à Paris, mais aussi en province (Marseille, Montpellier, Strasbourg) et aux États-Unis (New York, San Francisco).

1. La Gay Pride, de la confidentialité à la popularité

Créée en 1970 à New York à la suite des émeutes de *Stonewall*, la *Gay Pride* est d'abord cantonnée aux métropoles américaines, avant de se diffuser progressivement à l'ensemble des pays développés, dont la France, puis à certains pays émergents. Son succès est tel qu'elle constitue aujourd'hui à Paris la plus grande manifestation de rue annuelle.

1.1. Tout a commencé au 53 Christopher Street, New York City

Le *Stonewall Inn*, un bar appartenant à la Mafia new-yorkaise, situé dans Christopher Street, une rue de *Greenwich Village*, est très couru par les homosexuels blancs de la classe moyenne. Ils viennent s'encanailler avec les *drag queens*⁷ et les prostitués. C'est aussi le seul bar de New York où les hommes peuvent danser entre eux (Busscher, 2003). A la fin de juin 1969, il est la cible d'une descente de police « musclée », visant à constater l'absence de licence pour la vente d'alcool et surtout à contrôler l'identité des clients. Ce genre d'opération est très fréquent à New York depuis longtemps : « Dans les trente années qui précèdent les émeutes de *Stonewall*, il y eut des centaines de "descentes" dans les bars homosexuels et des dizaines de milliers d'arrestations rien qu'à New York » (Chauncey, 2002 : 47). En effet, depuis le début du 20^e siècle, les bars souvent clandestins dans lesquels se retrouvent les homosexuels sont sous la pression constante de la police. Si, à partir des années 1950, un tissu commercial homosexuel se constitue progressivement dans nombre de grandes villes (D'Emilio, 1983), les homosexuels subissent de plein fouet la chasse aux sorcières macarthyste car ils sont considérés comme des menaces potentielles pour l'État et la société. Les rafles de police se multiplient dans les bars et sur les lieux de drague et des fichiers recensant et identifiant les homosexuels sont constitués par le FBI, afin de les exclure de l'administration fédérale et de l'armée (Rizzo, 2006). Comme le fait remarquer Pierre-Olivier de Busscher (2003), cette pression homophobe permanente jusqu'à la fin des années 1960 empêche l'éclosion et le développement d'une communauté homosexuelle.

Le 27 juin 1969, plusieurs clients du *Stonewall Inn*, excédés par les contrôles toujours plus nombreux, refusent de se soumettre aux injonctions de la police et se révoltent⁸. L'émeute dure trois jours. Les homosexuels qui se rebellent (une centaine le premier soir), majoritairement jeunes, certains sans-abri, sont rejoints par de

⁷ Immortalisées par le film *Priscilla, folle du désert* (1994), elles sont des figures emblématiques de la culture gay. « Personnages travestis créés et joués par des hommes, les *drag queens* réalisent une spectaculaire traversée des genres, soit en s'appropriant de manière ludique et parodique les codes d'une sur-féminité irréaliste, soit en inventant des créatures fantastiques défiant toutes les tentatives de catégorisation » (Le Brun-Cordier, 2003a : 158). On ne saurait réduire leurs performances à de simples pastiches. Il s'agit aussi d'actes politiques subversifs qui contestent les normes de genre.

⁸ La légende de *Stonewall* fournit un complément d'explication à ces émeutes. Nombre d'homosexuels avaient les nerfs à vif et besoin d'un exutoire car l'une de leurs icônes, l'actrice Judy Garland, venait d'être enterrée le jour même. Pour David Carter (2004), il s'agit d'une rumeur fantaisiste lancée par des journalistes hétérosexuels pour ridiculiser les émeutes et en réduire leur portée.

nombreux « déviants » et contestataires de la société américaine : hippies, *Black Panthers*, opposants à la guerre du Vietnam, etc. Surtout, on entend ces nuits-là les premiers cris réclamant la fin de la discrimination et même un droit à l'espace pour les homosexuels (Carter, 2004). En s'exclamant « *we're taking the place!* », les émeutiers n'illustrent-ils pas ce que Michel Lussault, à propos de l'histoire de Rosa Parks, nomme la « lutte des places » (Lussault, 2007 : 31) pour expliquer cette tension permanente entre les différents groupes obligés de cohabiter dans le même espace ? L'espace, notamment urbain, est « un enjeu de compétitions, voire de "luttres" pour son appropriation matérielle et symbolique » (Grafmeyer et Authier, 2008 : 28-29). Les émeutes du *Stonewall Inn* représentent sinon une rupture dans l'histoire de l'homosexualité, du moins un événement majeur dans l'évolution et la structuration du mouvement gay et lesbien et aussi une inflexion dans la perception que les homosexuels ont d'eux-mêmes et de leur être au monde.

1.2. « Closets are for clothes »⁹ : célébrer Stonewall et « sortir du placard »

La *Gay Pride* (appelée alors *Christopher Street Liberation Day Parade*) naît exactement un an plus tard pour commémorer ces trois jours d'émeutes. Organisée par le *Gay Liberation Front*, mouvement politique radical créé immédiatement après la révolte de *Stonewall*, elle est la première manifestation d'ampleur dans laquelle des homosexuels (environ 2000, majoritairement des hommes, selon Carter, 2004) osent s'afficher comme tels dans l'espace public et revendiquer collectivement le droit à la visibilité. Au début des années 1960, la *Mattachine Society*, première organisation « homophile » créée aux États-Unis, avait déjà organisé des manifestations. Mais sa stratégie évoluant du militantisme radical à l'assimilationnisme¹⁰ l'avait éloigné d'une bonne partie de la population homosexuelle. Comme en témoignent le mot d'ordre « *Come Out!* » et des slogans tels que « *Out of the closets and into the streets!* », il s'agit lors de la *Gay Pride* de rompre avec le secret et la honte et d'inciter à une « sortie de placard » massive dans l'espace public. « Un slogan comme "Ce qui est personnel est politique" montrait à quel point on était persuadé qu'exprimer en public sa propre vérité individuelle pouvait provoquer des changements importants » rappelle Domenico Rizzo (2006 : 214). En investissant la rue, les gays et les lesbiennes essayent d'abolir la frontière entre les espaces publics, réservés à l'hétérosexualité, et privés, dans lesquels ils sont confinés (Browne, 2007a ; Duncan, 1996 ; Kirby et Hay, 1997). Ce moment-clé dans le processus de libération gay est célébré encore aujourd'hui dans de nombreux pays au travers de la *Gay Pride*.

Que l'on s'entende : comme pour d'autres processus historiques, il s'agit moins d'une rupture dans l'histoire de l'homosexualité et dans le chemin qui mène à sa dépénalisation et à son acceptation que d'un moment d'accélération. La lutte pour

⁹ Slogan lu sur un tee-shirt à la *Gay Pride* 2001 de New York.

¹⁰ Pour les assimilationnistes, l'homophobie serait causée par un déficit d'information et de compréhension et il suffirait aux homosexuels d'avoir un comportement « normal » et d'essayer de « ressembler » aux hétérosexuels pour se faire accepter.

le droit d'avoir une identité sexuelle différente et de la rendre visible avait commencé avant *Stonewall*. Elle se poursuit après, jusqu'à aujourd'hui. L'existence d'un « monde gay » dans les grandes villes, naissant et s'organisant peu à peu à côté du monde de l'hétérosexualité, a été montrée par plusieurs historiens (Aldrich, 2006 ; Chauncey, 2003 ; Tamagne, 2000) et écrivains, comme Edmund White notamment. Ainsi, à propos de New York, George Chauncey explique que « dans les décennies précédant les années 60, les homosexuels réussirent à créer une sphère publique gay alternative, dans laquelle des conceptions alternatives de l'homosexualité, (...) fleurirent et circulèrent en dépit de leur prohibition dans la sphère publique dominante » (Chauncey, 2002 : 48). Et après *Stonewall* et les premières *Gay Prides*, le droit à la visibilité n'est pas acquis pour les homosexuels (et encore moins l'égalité des droits) et la pression homophobe ne faiblit pas aux États-Unis¹¹. Pour autant, on peut avancer que ces « conceptions alternatives de l'homosexualité » étaient rassurantes pour la population majoritaire car elles maintenaient les homosexuels dans l'invisibilité, et que si la *Gay Pride* a vu le jour, c'est bien pour contester « leur prohibition dans la sphère publique dominante ».

Aussi, on aurait tort de minimiser l'importance des émeutes de *Stonewall* et la portée symbolique de la *Gay Pride* dans le processus de libération gay et dans la lutte contre l'homophobie. Ces émeutes occupent une place centrale dans l'histoire de l'homosexualité (D'Emilio, 1983). Dès 1972 à San Francisco, puis rapidement dans plusieurs autres métropoles occidentales, enfin dans quelques unes de pays non-occidentaux (Brésil, Afrique du Sud, Mexique, Philippines, Colombie, etc.), les gays et les lesbiennes décident à leur tour de descendre dans la rue, en souvenir de *Stonewall*, pour se montrer à tous et réclamer des droits. C'est pourquoi, la *Gay Pride* participe de la diffusion au monde entier d'un modèle gay occidental¹².

1.3. « Visibilités en marche » : les homosexuels français dans la rue

La première *Gay Pride* française a lieu à Paris le 25 juin 1977¹³, à l'initiative du MLF (Mouvement de Libération des Femmes), du GLH (Groupe de Libération Homosexuelle) et surtout du FHAR (Front Homosexuel d'Action Révolutionnaire), association radicale créée en 1971 sous l'impulsion de l'écrivain Guy Hocquenghem, qui participe déjà au défilé du 1^{er} mai (malgré l'opposition de la CGT), donnant un

¹¹ Elle culmine même en 1978 avec l'assassinat à San Francisco de l'activiste gay Harvey Milk, élu un an plus tôt conseiller municipal dans le quartier gay de Castro.

¹² Cette diffusion témoigne de ce que les auteurs anglophones nomment le « *global gay* » (Altman, 2001) pour signifier la mondialisation d'une identité sociale et culturelle basée sur l'homosexualité masculine telle qu'elle est pratiquée et vécue en Occident, essentiellement par l'intermédiaire du tourisme (Waitt et al., 2008). Au pire on peut y déceler un risque de néo-colonialisme (Puar, 2002), avec un non-Occidental essentialisé comme *gay-friendly* et « facile », au mieux la possibilité d'émergence de nouvelles identités sexuelles, produites par l'hybridation des pratiques globales et locales (Binnie, 2004).

¹³ Elle devient annuelle à partir de 1979 et va changer plusieurs fois de nom : *Gay Pride* à partir de 1991, *Lesbian and Gay Pride* en 1995 et « Marche des Fiertés Lesbiennes, Gaies, Bi et Trans » depuis 2002. En province et à l'étranger, la marche porte divers noms. Pour Paris, j'utilise indifféremment les expressions *Gay Pride* ou « marche des fiertés ».

semblant de visibilité aux homosexuels. Dès sa première année d'existence, la *Gay Pride* se présente comme une manifestation politique subversive. Quelque 400 personnes défilent entre les places de la République et des Fêtes, notamment pour protester contre la croisade homophobe de la chanteuse américaine Anita Bryant (Fillieule, 2003). La *Gay Pride* est bien l'importation (ici par les Français) d'un combat d'origine américaine. Comme aux États-Unis, les manifestants savent que les mobilisations et les revendications politiques nécessitent souvent l'occupation voire l'appropriation de l'espace public (Ripoll, 2008). Cela ne les empêche pas d'utiliser l'humour pour se faire entendre, en particulier pour dénoncer les clichés qui dépeignent les homosexuels. Ainsi, on entend crier dans les rues de Paris « Le maquillage est une manière de vivre » ou encore « Nous ferons les prochaines barricades en robes du soir » (Rizzo, 2006).

Ailleurs en France, les *Gay Prides* sont beaucoup plus récentes : 1994 pour celles de Marseille et Rennes, 1995 pour celles de Montpellier, Nantes et Toulouse. En 2008, 16 marches sont organisées, dans la plupart des grandes villes du pays. Mais certaines ont disparu ces dernières années (Grenoble, Rouen, Poitiers, Cannes, Reims, etc.), faute de militants et de bénévoles suffisants et parce que la *Gay Pride* parisienne est très attractive pour les gays et les lesbiennes qui vivent en province. Il faut dire qu'il est plus périlleux d'y défilier en y affichant son homosexualité. Si, avec quelques centaines ou milliers de manifestants, la participation en province n'a rien à voir avec celle de la marche parisienne, partout la visibilité homosexuelle constitue l'enjeu principal. Elle passe par un *coming out* (ou « sortie du placard ») collectif car la honte ne peut être combattue que collectivement. De plus, le nombre est susceptible de donner du poids aux revendications et l'assurance nécessaire aux participants pour s'afficher comme gays ou lesbiennes. Ce sont les « Visibilités en marche » à Lille, alors que les homosexuels strasbourgeois optent pour une « Marche de la Visibilité » (Figure 1). D'ailleurs, au-delà des contraintes administratives et de



Figure 1 : Etre visibles. Affiches des *Gay Prides* de Lille en 2008 et Strasbourg en 2003 (source : www.lorrainegay.com)

sécurité, la marche emprunte généralement des espaces publics très fréquentés pour maximiser cette visibilité collective : ainsi du Vieux-Port à Marseille, de la place Kleber à Strasbourg, du boulevard Saint-Michel et des places de la Bastille et de la Nation à Paris par exemple. Dans ce sens, l'appropriation du « Triomphe de la République », la statue de la place de la Nation, n'est-elle pas éminemment symbolique (Figure 2) ? De plus, dans le cas parisien, il serait matériellement difficile de faire circuler des centaines de milliers de manifestants dans les rues étroites du quartier gay du Marais, et serait-il bien utile de vouloir homosexualiser un espace qui l'est déjà en partie ?



Figure 2 : A la conquête du « Triomphe de la République »,
Place de la Nation, *Gay Pride* 1996 de Paris
(cliché : Stéphane Leroy)

Car depuis quelques années, la *Gay Pride* rassemble plusieurs centaines de milliers de manifestants à Paris. C'est nettement plus que ce que l'on observait jusqu'au milieu des années 1990. En effet, comme dans les autres métropoles, la marche parisienne est confidentielle à ses débuts, sauf en 1981 où 10 000 manifestants (soit 10 fois plus que l'année précédente) défilent pour rappeler à François Mitterrand, qui vient d'être élu Président de la République, sa promesse de dépenaliser l'homosexualité (ce qui sera fait en juillet 1982). Les années qui suivent sont marquées par une grande désaffection. L'obtention de la dépenalisation provoque un déclin de la mobilisation des mouvements gay et lesbien. A cet affaiblissement du radicalisme, concomitant du déclin de l'activisme politique révolutionnaire, s'ajoutent des tensions qui traversent le mouvement homosexuel. Ainsi, de nombreuses lesbiennes reprochent aux gays leur misogynie et se sentent exclues¹⁴. Elles sont peu concernées par l'accroissement du nombre des commerces spécialisés dans Paris, presque exclusivement réservés aux hommes (Leroy, 2005). De plus, à partir du

¹⁴ Kevin Markwell (2002) fait le même constat pour le *Gay and Lesbian Mardi Gras* de Sydney.

milieu des années 1980, les homosexuels français, notamment parisiens, sont frappés à leur tour par l'épidémie de sida (Pinell, 2002). Les centres d'intérêt de beaucoup d'entre eux se déplacent de la question de la visibilité et de l'égalité des droits vers leur propre santé. Conséquence de ce déclin militant, les chars commerciaux tendent à remplacer le défilé des associations (Fillieule, 2003). Vers le milieu des années 1990, de nouvelles associations, mieux organisées et adeptes du *lobbying*, apparaissent. Elles délaissent les velléités de transformation radicale de la société de leurs aînées¹⁵ et recentrent les revendications des homosexuels sur l'égalité des droits (Hekma, 2006). Ce changement va de pair avec la visibilité croissante du quartier gay et il est couronné en 1997 par l'organisation de l'*Europride* à Paris. Les années 2000 sont caractérisées par un immense succès de la marche parisienne (entre 600 et 800 000 participants en 2008). Ce succès témoigne-t-il du chemin parcouru dans l'acceptation de l'homosexualité dans les villes occidentales ? Faut-il en chercher la raison dans l'équilibre enfin trouvé, entre les revendications radicales du début et la dérive commerciale des années 1980 ?

2. La *Gay Pride*, entre manifestation politique et fête de rue

Du fait du rôle important joué par les associations homosexuelles radicales et de lutte contre le sida, la *Gay Pride* est avant tout une manifestation politique. Si cette dimension perdure, en particulier le combat contre l'homophobie, la marche est aussi devenue au fil des ans un gigantesque carnaval, pour le plus grand bonheur des amateurs de musique et de danse, qu'ils soient homosexuels ou hétérosexuels.

2.1. « *Nos amours sont plus fortes que vos haines* »¹⁶ : manifester pour l'égalité des droits et contre l'homophobie

La *Gay Pride* est une manifestation politique dont la revendication principale est l'égalité des droits entre homosexuels et hétérosexuels, comme en témoignent ces quelques slogans (Figures 3 et 4). Plus précisément, chaque décennie se caractérise par une réclamation emblématique, portée tant par les associations que par des individus homosexuels, rejoints depuis quelques temps par des personnalités politiques. Ainsi, la fin des années 1970 voit les manifestants réclamer la dépénalisation de l'homosexualité et l'alignement de la majorité sexuelle pour les homosexuels sur celle des hétérosexuels. Sous l'impulsion des associations, AIDES, créée en 1984, un an après la découverte du virus du sida, puis *Act Up* Paris¹⁷, créé en 1989, les années 1980 sont marquées par la lutte contre ce fléau. De nombreux

¹⁵ On lira à ce sujet l'analyse de Didier Éribon (1999) des écrits de Guy Hocquenghem (notamment le chapitre « La philosophie dans le placard »). Celui-ci prône une sexualisation de la politique et défend le modèle d'une homosexualité subversive et révolutionnaire qui l'amène à dénigrer les homosexuels « réels », seulement occupés à revendiquer des droits.

¹⁶ Slogan lu sur une pancarte à la *Gay Pride* 2008 de Paris.

¹⁷ Créé en 1987 à New York, *Act Up* signifie *Aids Coalition To Unleash Power*.

homosexuels contestent la manière dont les pouvoirs publics gèrent ce problème et critiquent leur discours généraliste, leur faible réactivité et leur manque de volonté, voire leur indifférence (Pinell, 2002). Pour les homosexuels les plus radicaux, le traitement défectueux de la question du sida illustre une véritable homophobie d'État¹⁸. C'est pourquoi, une association comme *Act Up* entend incarner le point de vue homosexuel sur le sida (Broqua, 2006). Si la lutte contre le sida occupe toujours une place importante dans la *Gay Pride*, d'autres revendications apparaissent. Durant les années 1990, les homosexuels défilent pour obtenir davantage de droits ; ainsi en est-il du droit à l'adoption et surtout de celui d'organiser juridiquement leur vie de couple. L'adoption du pacs en 1999 vient couronner ces années de lutte (Éribon, 2000). Si ces dernières années, les gays et les lesbiennes marchent pour le droit au mariage et l'homoparentalité notamment, le combat contre l'homophobie demeure transversal à tous les autres. La visibilité collective et les différentes performances homosexuelles dans l'espace public effectuées lors de la *Gay Pride* constituent des outils qui neutralisent l'injure homophobe et transforment la honte en fierté (*pride* en anglais)¹⁹. L'utilisation de la notion de fierté est une stratégie politique. Mais comme l'explique Lynda Johnston (2007), fierté et honte peuvent s'imbriquer, en particulier chez les manifestants homosexuels désireux d'être assimilés.



Figure 3 : Réclamer l'égalité des droits.
Pancartes des Panthères Roses, *Gay Pride* 2008 de Paris
(cliché : Stéphane Leroy)

Ces différentes revendications politiques d'affirmation identitaire s'affichent sur les pancartes brandies par les associations homosexuelles qui usent souvent de la transgression et la provocation. Les slogans particulièrement subversifs des Panthères Roses, une association radicale de « gouines, trans et pédés énervés par l'ordre

¹⁸ Le triangle rose qui orne les tee-shirts portés par les militants d'*Act Up* servait à distinguer les homosexuels déportés dans les camps de concentration nazis durant la Seconde guerre mondiale. Il symbolise ce ressentiment à l'égard des pouvoirs publics.

¹⁹ « La *Gay Pride* vise d'abord une réappropriation de l'identité homosexuelle qui renverserait le stigmate en fierté, aussi bien privée que publique, désarmant l'injure initiale en revendiquant "tête haute" l'identité originellement assignée par la société homophobe » précise Sébastien Chauvin (2003 : 225).

moral, le patriarcat, le sexisme, le racisme, le tout-sécuritaire, les régressions sociales et tout ça »²⁰, en sont aujourd’hui la meilleure illustration, comme en témoigne cette pancarte (Figure 5). De même, les manifestants homosexuels se réapproprient des qualificatifs, tels que « pédés » ou « gouines », pour en désamorcer la dimension injurieuse. Mais l’inventivité, l’humour et l’autodérision sont toujours présents dans le défilé, ce qui est une constante chez les stigmatisés (Goffman, 1975). Ainsi, à titre d’exemples, lors de la *Gay Pride* 2008 de Paris, de jeunes hommes portent des tee-shirts sur lesquels sont inscrits « *Nobody knows that my boyfriend is gay* » ou « *Fellatio is not an opera* ». On peut aussi lire sur une pancarte « Toutes les 20 minutes en France, un couple de sexes opposés se marie » ou « *I’m a VIP with my HIV ?* », une interrogation grinçante d’*Act Up*.



Figure 4 : Réclamer l’égalité des droits.
Défilé de l’Association des Parents Gays et Lesbiens, *Gay Pride* 2008 de Paris
(cliché : Stéphane Leroy)



Figure 5 : Choquer pour se faire entendre.
Pancarte des Panthères Roses, *Gay Pride* 2008 de Paris
(cliché : Stéphane Leroy)

Depuis 1989, année de sa première participation, c’est certainement cette association qui symbolise le plus fortement les dimensions politique et performative²¹

²⁰ www.pantheresroses.org

²¹ Théorisée par Judith Butler, la performativité est produite par la répétition de performances identiques. Elle est susceptible de créer une norme et/ou d’en contester une autre. Sur l’intérêt des théories de Butler en géographie, voir Gregson et Rose (2000).

de la marche, et la colère des homosexuels. Des fameux « Silence=Mort » et « Action=Vie », importés des États-Unis, au « Sortons le sida du placard » de l'année 2008 (Figure 6), en passant par exemple par « Sida : 20 000 veuves en colère » en 1996, les slogans de l'association homosexuelle de lutte contre le sida retiennent chaque année l'attention. Ils rappellent que l'épidémie est loin d'être éradiquée, et qu'*Act Up* la considère comme une épidémie politique (Pinell, 2002). Par ses différentes actions spectaculaires qui sont la « marque de fabrique » de l'association, comme la pose d'un préservatif géant sur l'obélisque de la place de la Concorde en 1993 ou les manifestations contre l'Église sur le parvis de Notre-Dame-de-Paris, *Act Up* montre l'importance de l'appropriation symbolique et performative de l'espace public dans les combats politiques. Lors des *Gay Prides*, cette appropriation prend notamment la forme d'un *die-in*, performance rituelle qui consiste à s'allonger sur le sol pour symboliser les victimes mortes du sida (Figure 7).



Figure 6 : Sur les pavés la rage. Camion d'*Act Up*, *Gay Pride* 2008 de Paris (cliché : Stéphane Leroy)



Figure 7 : La rue comme champ de bataille.
Die-in des militants d'*Act Up* et AIDES, *Gay Pride* 2008 de Paris (cliché : Stéphane Leroy)

2.2. Résister en s'amusant, s'amuser en résistant

Cependant, la *Gay Pride* s'apparente de plus en plus à une gigantesque fête dans laquelle de nombreux participants, qu'ils soient déguisés, travestis, grimés, comme les *drag queens* notamment, qu'ils brandissent un drapeau arc-en-ciel, symbole des mouvements homosexuels, ou qu'ils soient moins « définis » et donc moins identifiables, dansent au son des musiques diffusées par les chars commerciaux et associatifs, quelle que soit leur orientation sexuelle (Browne, 2007b). De nombreux médias insistent davantage sur cet aspect de la marche que sur sa dimension revendicative. Ainsi, la *Gay Pride* apparaît aujourd'hui comme un évènement majeur dans le calendrier annuel des fêtes, au même titre que la *Techno Parade* par exemple. Cette manière de manifester, de réclamer et de contester les normes en s'amusant est originale et constitue un peu la « marque de fabrique » de la *Gay Pride* (Kates et Belk, 2001). De plus, en particulier pour les grandes métropoles anglo-saxonnes et dans le contexte du « *global gay* », elle participe d'une stratégie de marketing urbain et de promotion touristique visant à donner de la ville organisatrice une image positive, celle d'un espace ouvert et tolérant, où l'on s'amuse et où l'on consomme (Markwell, 2002 ; Waitt et Markwell, 2006). Certains dénoncent la marchandisation de l'identité gay, dont la *Gay Pride* serait en partie responsable. Mais, il y a plusieurs années, Michael Pollak affirmait que « la plupart des homosexuels vivent cette commercialisation plutôt comme libératrice dans la mesure où elle semble promouvoir une plus grande tolérance à leur égard » (Pollak, 1982 : 48). Il faut préciser aussi qu'il y a une différence importante entre les *Gay Prides* européennes et celles d'Amérique du Nord et d'Océanie. Dans ces régions, ce sont les performances ludiques qui dominent : on s'amuse (et on consomme) en résistant²². Alors qu'en Europe, c'est plutôt la mise en avant de la fierté homosexuelle et de revendications politiques qui domine : on résiste en s'amusant (Johnston, 2001). Les homosexuels européens sont-ils davantage politisés ? Aussi, dans le cas parisien, les chars commerciaux sont de moins en moins nombreux (les plus célèbres établissements ont stoppé leur participation depuis plusieurs années) et relégués en queue de défilé, derrière les nombreuses associations et les partis politiques.

Il existe d'autres contradictions qui témoignent de l'ambiguïté de la marche de la visibilité homosexuelle, à Paris comme dans les autres villes. Le glissement progressif d'une manifestation identitaire et politique vers un gigantesque carnaval explique l'accroissement exponentiel du nombre de participants à la *Gay Pride*. On n'a pas souvent l'occasion de danser dans la rue et gratuitement ! Il explique aussi l'hétérosexualisation croissante de la marche. Le même phénomène affecte les quartiers gays, aux spécificités de moins en moins visibles, et qui sont comme victimes de leur succès (Kitchin et Lysaght, 2003), tel le quartier parisien du Marais, aujourd'hui investi par une population variée (Giraud, 2009). Entre les adolescents se

²² De plus, aux États-Unis, ceux qui défilent dans la rue sont isolés/protégés par des barrières, ce qui apparente la *Gay Pride* à un grand *show* dans lequel les rôles d'acteurs et de spectateurs sont préalablement déterminés.

balançant sur les rythmes techno autour des chars ou sur les abribus (Figure 8) et les adultes, souvent des touristes, parfois en famille, venus en simples curieux ou en voyeurs et désireux d'être pris en photo avec une *drag queen* (Figure 9), entre les acteurs homosexuels, plus ou moins impliqués, et les spectateurs toujours plus nombreux (mais pas tous *gay-friendly*), la marche risque à tout moment et tout au long du parcours de perdre son sens et les messages politiques risquent d'être brouillés et de devenir inaudibles. La presse spécialisée (elle-même de plus en plus apolitique) se fait l'écho, tant de l'affaiblissement du militantisme gay²³ que de la gêne de nombreux homosexuels face à cette évolution qui tend à faire de la *Gay Pride* une simple fête de rue et de leur malaise devant l'afflux croissant, pour le moins ambigu, de participants hétérosexuels (« ils viennent au zoo ! » entend-on parfois).



Figure 8 : Transformer l'usage de l'espace public, *Gay Pride* 2008 de Paris (cliché : Stéphane Leroy)



Figure 9 : Soi/Autres, une frontière visible, *Gay Pride* 2008 de Paris (cliché : Stéphane Leroy)

²³ Il s'inscrit dans un affaiblissement plus général de l'engagement et des appartenances, tendance forte notamment à l'œuvre dans les sociétés métropolitaines (Bourdin, 2005).

De même, la césure demeure entre les partisans du droit à la différence, héritiers du FHAR et qui, à l'instar des Panthères Roses, clament qu'« être hétérosexuelLE n'est pas une fatalité », et les tenants d'un droit à l'indifférence peu subversif pour la norme dominante, et aujourd'hui certainement majoritaires du fait de l'accroissement de l'acceptation sociale de l'homosexualité et des homosexuels²⁴. Les tensions entre gays et lesbiennes perdurent elles aussi, certaines lesbiennes ne voyant dans la marche qu'une célébration de la domination masculine, qui s'appuie notamment sur une caricature du féminin (Nahoum-Grappe, 2001). Ces fractures questionnent la notion même d'identités gay et lesbienne. Mais n'est-ce pas l'un des mérites de la *Gay Pride* de montrer la diversité de la « communauté » homosexuelle et même certaines des tensions qui la traversent ? Toutefois, non seulement on aurait tort de réduire la marche des fiertés à une simple fête, mais on aurait également tort d'évacuer les dimensions politique et transgressive des fêtes dans l'espace public. En effet, l'une des caractéristiques des carnivals est la profanation symbolique du sacré (Jackson, 1998). La *Gay Pride* est une construction spatiale et temporelle qui conteste et « désacralise » de manière symbolique, à la fois une culture et une pratique érigées en normes, l'hétérosexualité, et un espace construit pour son épanouissement et qui en retour la valorise, l'espace public.

3. Contester l'hétéronormativité de l'espace public : « le dépassement intolérable d'une ligne invisible »²⁵

La répétition des performances hétérosexuelles dans l'espace public crée l'illusion qu'il est depuis toujours naturellement hétérosexuel et dissimule les relations de pouvoir sexualisées qui l'ont façonné (Browne, 2007a). Au travers de la *Gay Pride*, les homosexuels contestent cette construction et cherchent à homosexualiser l'espace public par diverses performances, notamment en mettant en scène et en donnant à voir leurs corps.

3.1. Homosexualiser la rue

Le caractère hétéronormé/normatif de l'espace public n'est pas reconnu par la population majoritaire (Valentine, 1993), si bien que l'on pourrait le croire invisible ou même penser qu'il n'existe pas : « *Heterosexuality is invisibly visible* » (Brickell, 2000 : 166). D'ailleurs les travaux sur l'hétérosexualité sont rares car on ne traite pas de quelque chose qui va de soi (Tin, 2008)²⁶. Si « la première

²⁴ Les associations homosexuelles les plus radicales rejettent celles qui ne partagent par leurs revendications politiques et la manière de les porter. Ainsi, chaque *Gay Pride* est l'occasion d'un affrontement houleux entre les Panthères Roses, très ancrées à gauche, et Gay Lib, l'association des homosexuels de l'UMP.

²⁵ Lestrade, 2003, p. 161.

²⁶ Le témoignage de Louis-Georges Tin est savoureux et éclairant : « En 1998, un ami à moi décida de me présenter à la jeune fille avec qui il venait de se fiancer. Il m'invita chez eux et expliqua à sa future épouse que je travaillais dans le domaine des études gaies et lesbiennes. Celle-ci fut prise d'un véritable

caractéristique de l'espace public est l'*accessibilité* » (Lévy, 2003 : 336, souligné par lui), celle-ci n'est pas identique pour tous. L'orientation sexuelle est l'un des facteurs explicatifs de son inégale accessibilité, même dans les grandes villes. Cette inégalité est tellement naturalisée qu'elle constitue un *habitus* qui structure les pratiques de l'espace public. Ainsi, les gays et les lesbiennes doivent jongler quotidiennement avec plusieurs identités, moins en fonction du degré de proximité (intimes/inconnus) que selon les situations et les lieux (Leroy, 2009). Ceci montre que la sexualité d'un individu a un impact considérable sur son appréhension et sa pratique de l'espace, d'où son intérêt pour la géographie. Ainsi, dans la plupart des espaces, publics comme privés, et la plupart du temps, les homosexuels doivent utiliser des stratégies de dissimulation, de contournement, de mise à distance et de résistance (Goffman, 1975). Et quand ils fournissent des informations sur leur identité sexuelle, volontairement ou pas, ils savent qu'ils prennent un risque. Dans ces moments là, ils ont pleinement conscience du fait qu'ils sont stigmatisés ou regardés autrement. N'est-ce pas ce qu'il se passe lors de la *Gay Pride* ?

Mais la marche des fiertés fait bien plus que rendre visibles l'homosexualité et les homosexuels dans la ville. Elle rend explicite l'hétéronormativité de l'espace public et la production d'espaces du quotidien presque exclusivement hétérosexuels et les conteste (Duncan, 1996). Pour les gays et les lesbiennes, les hétérosexuels sont... partout (Figure 10), et tout le temps. Pour homosexualiser l'espace public, les lesbiennes et surtout les gays utilisent différentes stratégies qui ont toutes pour objectif de contester les normes et les représentations dominantes et de subvertir symboliquement (ils savent que la rue demeurera hétérosexuelle ou « hétéromasculine ») les rapports de force en les dénaturant. La subversion des genres et des codes qui leur sont liés passe par la transformation physique et le déguisement, artifices ludiques et parodiques pour attirer l'attention et mettre en scène sa différence, et gestes politiques défiant les canons du « correct », de la « normalité » et du bon goût. Les participants usent notamment de l'esthétique « *camp* »²⁷ : « *The embodiment of camp at Pride events is demonstrated by marching groups, clothing, shared humour and vocabulary* » (Waite et al., 2008 : 793). Si s'embrasser dans la rue ou même seulement se tenir par la main pour deux personnes de même sexe constitue déjà un acte politique qui transgresse la norme dominante (Kirby et Hay, 1997), les performances réalisées lors de la *Gay Pride* sont nettement plus subversives et radicales, mais elles sont permises. A l'instar des carnivals, la marche est bien une parenthèse spatio-temporelle de transgression autorisée (et encadrée). Comme l'illustre la figure centrale de la *drag queen*, ces

fou rire, tant le fait et l'expression lui paraissaient loufoques [...]. Je déclarais alors : "Oui, je travaille sur l'homosexualité, et depuis quelques mois, je travaille aussi sur l'hétérosexualité." [...] Or aussitôt, elle cessa de rire, et sur un ton aussi brusque que troublé, elle déclara : "Mais ce n'est pas bien, tu ne dois pas faire ça, les gens vont croire que l'hétérosexualité, ça n'est pas naturel..." » (Tin, 2008 : 188-189).

²⁷ Approprié par les gays et les lesbiennes, « le mot évoque pêle-mêle l'humour "folle", le travestissement provocant, l'artifice revendiqué, l'autodérision outrageuse, la théâtralisation parodique... Comme le dandysme, dont il est un peu l'avatar postmoderne, le *camp* est tout autant une esthétique qu'une éthique, une micro-culture hyper-référencée qu'une stratégie oblique de résistance aux normes » (Le Brun-Cordier, 2003b : 92).

performances sont essentiellement effectuées par des homosexuels masculins (Figure 11). On sait que les identités se consolident souvent par leur spatialisation (Di Méo, 2007). La construction de l'identité gay s'accompagne de la transformation de l'espace public (Bell, 1991), comme dans les quartiers qu'ils s'approprient et qui les rendent visibles et lors de la *Gay Pride*. A l'inverse, la construction de l'identité sexuelle des lesbiennes s'appuie peu sur un ancrage territorial et leurs spatialités sont moins visibles (Duncan, 1996 ; Valentine, 1993).



Figure 10 : Les mots pour le dire.
Pancarte des Panthères Roses, *Gay Pride* 2008 de Paris
(cliché : Stéphane Leroy)



Figure 11 : La confusion des genres, *Gay Pride* 2008 de Paris
(cliché : Stéphane Leroy)

Cette homosexualisation spectaculaire de la rue participe de la re-création permanente de la culture gay. Plus précisément, elle revisite les multiples *subcultures* gays, leurs codes (pas toujours compréhensibles pour les spectateurs hétérosexuels) et leur esthétique ; ainsi en est-il par exemple du port d'uniformes (de militaires, marins, pompiers, etc.), qui exprime un goût pour la (sur)virilité et/ou qui est doté d'une forte dimension érotique (Figure 12). En déstabilisant ou même désidentifiant les figures homosexuelles archétypales (la figure du gay efféminé ou l'adepte de SM par exemple), l'ensemble des performances conteste autant les codes homonormatifs

qu'hétéronormatifs (le rôle de la virilité par exemple), joue avec autodérision sur les préjugés et subvertit les formes dominantes de masculinité et de féminité. Selon Iris Young (1990), l'homophobie naît de la perméabilité de la frontière entre homosexuels et hétérosexuels. Cette frontière constitue une menace quand les premiers ne peuvent pas être reconnus, comme c'est le cas la plupart du temps et dans la plupart des espaces. Or, les performances réalisées par les gays et les lesbiennes lors de la *Gay Pride* les définissent physiquement et les rendent identifiables. La frontière entre Soi (l'hétérosexuel) et l'Autre (l'homosexuel) devient visible (Figure 9). Lynda Johnston (2001) avance que cette mise à nu (et en scène) de l'homosexuel et de son corps peut provoquer une fascination voyeuriste chez certains spectateurs hétérosexuels. Surtout, elle le rend moins menaçant pour la norme et plus aisé à stigmatiser. L'analyse de cette homosexualisation de la rue ne peut donc pas ignorer les corps explicitement sexualisés de nombreux manifestants.



Figure 12 : Le goût de l'uniforme, *Gay Pride* 2008 de Paris
(cliché : Stéphane Leroy)

3.2. Le dévoilement des corps : exhibition et exhibitionnisme

« La dimension corporelle de l'expérience du sujet géographique a souvent été omise » rappelle Claire Hancock (2003 : 213). De plus, lorsque le corps n'est pas oublié, il est souvent associé à des termes négatifs (à l'inverse de son contraire, l'esprit). Le discours dominant définit fréquemment (et disqualifie) les *outsiders* selon leurs caractéristiques corporelles et ils se retrouvent comme emprisonnés dans leurs corps (Young, 1990). Ainsi, le corps homosexuel est parfois uniquement appréhendé comme conteneur et vecteur du sida (Brown, 1995). Toutefois, grâce à des travaux comme ceux dirigés par Nancy Duncan (1996) ou Heidi Nast et Steve Pile (1998), la géographie culturelle anglophone s'est « incarnée » depuis quelques années, notamment dans les recherches sur le tourisme, hétérosexuel masculin (Malam, 2008) ou gay (Waitt et Markwell, 2006). En France, les sciences humaines en général et la géographie en particulier demeurent pudibondes, à de rares exceptions. On peut faire le même constat avec la sexualité, sujet tabou de l'analyse géographique (Leroy,

2005). Pourtant, si on considère le corps comme le principal vecteur pour comprendre les relations qui existent entre les individus et les lieux (Binnie *et al.*, 2001 ; Nast et Pile, 1998), il intéresse nécessairement la géographie.

La *Gay Pride* est un moment privilégié d'exposition des corps homosexuels dans l'espace public, au même titre que les manifestations sportives communautaires tels que les *Gay Games* (Waite, 2003). Elle rend publics des corps qui doivent la plupart du temps demeurer privés²⁸. On pourrait ne voir dans cette exhibition publique de chair qui reste essentiellement masculine qu'une simple illustration des traits que l'on prête aux gays : culte du corps, tyrannie de la beauté, hédonisme, etc. Il est certain que l'exposition des corps, surtout lorsqu'ils répondent aux canons esthétiques en vigueur, est importante pour les gays, comme en témoignent la forte attractivité exercée sur eux par les plages et leur goût prononcé pour le nudisme (Jaurand et Leroy, 2008). Que ce serait-il passé si les émeutes de *Stonewall* avaient eu lieu en hiver ? Kevin Markwell (2002) apporte une réponse : le *Gay and Lesbian Mardi Gras* de Sydney a été déplacé de juin à février (mois d'été dans l'hémisphère Sud) pour permettre aux homosexuels australiens et aux nombreux touristes gays de se dénuder... Entre l'exhibition et l'exhibitionnisme, la frontière est ténue et ce dévoilement de corps dans l'espace public, parfois presque intégral, souvent provocateur (Figure 13), apparaît comme problématique pour de nombreux spectateurs hétérosexuels et certains commentateurs. Ils sont rejoints dans leurs critiques par certains homosexuels qui estiment que cette marche ne donne pas une « bonne image » de l'homosexualité, celle d'une homosexualité désincarnée et déssexualisée, voire invisible. L'homosexualité acceptable est celle qui ne se montre pas (Kitchin et Lysaght, 2003). On retrouve ici la césure qui traverse le mouvement gay et lesbien, entre les assimilationnistes et les différentialistes, les partisans du droit à l'indifférence et ceux du droit à la différence.



Figure 13 : Le corps, site de résistance, *Gay Pride* 2008 de Paris (cliché : Stéphane Leroy)

²⁸ Sur les représentations du corps homosexuel (en particulier *via* le sport) et ses enjeux, notamment politiques, voir Ferez (2008).

Pour autant, dans le contexte de l'affirmation et de la mise en visibilité collectives des identités gay et lesbienne, cette exhibition, qui est performative, revêt un enjeu très fort (ce n'est pas la même chose sur une plage par exemple). Elle participe d'une sexualisation et d'une érotisation transgressives de l'espace public, aujourd'hui très contrôlé dans les grandes villes, et de la contestation des normes qui fixent les limites de ce qui y est acceptable et montrable. Mais surtout, les corps homosexuels qui se déplacent dans la rue lors de la *Gay Pride* apparaissent comme des sites de résistance sexualisés et de formation de subjectivités marginales. Certaines pratiques sont interdites dans l'espace public pour les hétérosexuels et les homosexuels. Mais on peut se demander si les limites ne sont pas davantage fixes pour ces derniers (Brickell, 2000). En effet, n'est-il pas surprenant que les critiques sur l'exhibitionnisme et la nudité n'affectent pas les carnivals, fêtes très hétérocentrées, comme celui de Rio (Lestrade, 2003) ? Donne-t-il une « bonne image » de l'hétérosexualité ? La polémique s'arrête sur l'exhibition de la nudité (qui n'est jamais totale) et même la promotion de pratiques sexuelles entre personnes de même sexe pour ne pas aborder l'essentiel : la quête de la visibilité et des droits des homosexuels. En définitive, n'est-ce pas seulement le fait de marcher dans la rue, lorsque l'on est gay ou lesbienne et identifié comme tel, qui est considéré par certains comme de l'exhibitionnisme ? « L'exhibitionnisme commence bien souvent là où s'arrête le placard » répond Didier Lestrade (2003 : 160).

Conclusion

Si la participation à la marche n'est pas obligatoire et qu'il n'y a donc pas d'injonction à la visibilité pour les gays et les lesbiennes, comme partout ailleurs, la *Gay Pride* n'en est pas moins une expérience collective rituelle essentielle pour eux. D'abord parce qu'elle leur offre la possibilité d'être visibles ensemble en tant qu'homosexuels, et on peut affirmer que tous ceux qui défilent sont solidaires de ceux qui les « représentent » et qui contestent l'hétérosexisme par leurs performances. Ensuite, parce qu'elle constitue un moment précieux de validation de leur propre identité sexuelle et de construction d'une identité de groupe, gay ou lesbienne, consciente d'elle-même et qui se fonde sur des pratiques et des représentations spécifiques, notamment spatiales. Enfin, parce que l'appropriation de la rue par les gays et les lesbiennes lors de la *Gay Pride* défait « l'ordre symbolique » hétérosexuel et opère une inversion : l'espace public, si inégalement accessible, devient le dedans, protecteur, et les espaces privé et domestique deviennent paradoxalement le dehors, profondément marqués par l'hétéronormativité et l'invisibilité des identités autres. C'est pourquoi on peut affirmer que, même dans un contexte d'acceptation sociale et politique grandissante de l'homosexualité et malgré l'accroissement ambigu de la popularité de la *Gay Pride* auprès de la population hétérosexuelle, ce rendez-vous rituel conserve intacts, 40 ans après sa naissance, ses buts originels : l'occupation et l'appropriation homosexuelles de l'espace public, la transformation stratégique du stigmate en « fierté » et la transgression des normes, actes politiques radicaux essentiels bien qu'éphémères pour les gays et les lesbiennes.

Aujourd'hui, dans toutes les métropoles qui l'organisent, la *Gay Pride* bénéficie de l'appui des pouvoirs publics, conscients de l'image positive renvoyée par leur ville et rassurés par l'image de l'homosexualité donnée par la marche, celle d'une homosexualité festive et acceptée. Mais elle ne semble acceptable que déssexualisée, comme l'indique l'accroissement, évoqué par la presse gay, des contrôles policiers sur les lieux de drague et de la pression sur les établissements de socialisation pour divers motifs : « privatisation » de l'espace public, nuisances sonores, consommation de drogue, etc. Ni *coming out*, ni marches des fiertés, ni performances subversives n'apparaissent réellement capables de déconstruire les normes qui régissent la sphère et l'espace publics et de remettre en cause les hiérarchies qui s'impriment dans l'espace. Ils ne font qu'en témoigner. Non seulement l'espace est intrinsèquement lié aux relations de pouvoir, mais il les légitime sans cesse (Lefebvre, 1974). La sexualité demeure une affaire privée (surtout l'homosexualité) et les aspects sexuels de la citoyenneté sont passés sous silence (Bell et Binnie, 2000). On ne doit donc pas confondre la visibilité publique, croissante mais encore très relative, et le progrès social, bien chaotique quand il s'agit des droits des homosexuels. Comme le signale Erving Goffman, « il ne convient pas qu'ils [les stigmatisés] éprouvent les limites de l'acceptation qu'on leur accorde, ni qu'ils s'en prévalent pour de nouvelles exigences » (Goffman, 1975 : 143). Même dans les grandes villes, qui offrent pourtant les meilleures conditions pour les territorialiser, les identités gay et lesbienne demeurent contenues et contraintes par le maintien de frontières d'acceptabilité et au travers du contrôle (presque) permanent des pratiques et des représentations homosexuelles (Brickell, 2000). « On encourage les gays à faire leur *coming out*, mais une fois qu'ils l'ont fait, on leur reproche de faire étalage de leurs préférences sexuelles sur la place publique » remarque Gert Hekma (2006 : 350). La visibilité homosexuelle, surtout lorsqu'elle est collective, reste donc fortement transgressive, comme dans la *Gay Pride*. Elle questionne les fondements de la culture et de la société hétérosexuelles, leurs dimensions spatiales et les interdits qu'elles véhiculent. Ce n'est pas rien.

Bibliographie

- Aldrich, R. (sous la direction de) (2006), *Une histoire de l'homosexualité*, Seuil, Paris.
- Altman, D. (2001), *Global sex*, Allen and Unwin, Sydney.
- Bell, D. (1991), « Insignificant others : lesbian and gay geographies », *Area*, 23, 4, pp. 323-329.
- Bell, D. et Binnie, J. (2000), *The Sexual Citizen : Queer Politics and Beyond*, Polity, Cambridge.
- Binnie, J. (2004), *The globalization of sexuality*, Sage, Londres.
- Binnie, J., Longhurst, R. et Peace, R. (2001), « Upstairs/Downstairs – Place Matters, Bodies Matter », in : Bell, D., Binnie, J., Holliday, R., Longhurst, R. et Peace, R., *Pleasure Zones*, Syracuse University Press, Syracuse, pp. vii-xiv.
- Bondi, L. et Rose, D. (2003), « Constructing gender, constructing the urban : a review of Anglo-American feminist urban geography », *Gender, Place and Culture*, 10, 3,

pp. 229-245.

- Bourdin, A. (2005), *La métropole des individus*, Éditions de l'Aube, La Tour-d'Aigues.
- Brickell, C. (2000), « Heroes and Invaders : gay and lesbian pride parades and the public/private distinction in New Zealand media accounts », *Gender, Place and Culture*, 7, 2, pp. 163-178.
- Broqua, C. (2006), *Agir pour ne pas mourir ! Act Up, les homosexuels et le sida*, Presses de Sciences Po, Paris.
- Brown, M. (1995), « Ironies of distance : an ongoing critique of the geographies of AIDS », *Environment and Planning D : Society and Space*, 13, 2, pp. 159-183.
- Browne, K. (2007a), « (Re)making the other, heterosexualising everyday space », *Environment and Planning A*, 39, 4, pp. 996-1014.
- Browne, K. (2007b), « A party with politics ? (Re)making LGBTQ Pride spaces in Dublin and Brighton », *Social & Cultural Geography*, 8, 1, pp. 63-87.
- Busscher (de), P.-O. (2003), « Stonewall », in : Tin, L.-G. (sous la direction de), *Dictionnaire de l'Homophobie*, PUF, Paris, pp. 390-391.
- Carter, D. (2004), *Stonewall : The Riots that sparked the Gay Revolution*, St. Martin's Griffin, New York.
- Cattan, N. et Leroy, S. (2010), « La ville négociée : les homosexuel(le)s dans l'espace public parisien », *Cahiers de géographie du Québec*, 54, 151, pp. 9-24.
- Chauncey, G. (2002), « Après Stonewall, le déplacement de la frontière entre le "soi" public et le "soi" privé », *Histoire et Sociétés*, 3, pp. 45-59.
- Chauncey, G. (2003) [1995], *Gay New York, 1890-1940*, Fayard, Paris.
- Chauvin, S. (2003), « Honte », in : Tin, L.-G. (sous la direction de), *Dictionnaire de l'Homophobie*, PUF, Paris, pp. 222-226.
- D'Emilio, J. (1983), *Sexual Politics, Sexual Communities. The Making of a Homosexual Minority in the United States, 1940-1970*, University of Chicago Press, Chicago.
- Di Méo, G. (2007), « Identités et territoires : des rapports accentués en milieu urbain ? », *Métropoles*, 1, <http://metropoles.revues.org/document80.html>.
- Duncan, N. (sous la direction de) (1996), *Bodyspace : Destabilizing Geographies of Gender and Sexuality*, Routledge, Londres.
- Éribon, D. (1999), *Réflexions sur la question gay*, Fayard, Paris.
- Éribon, D. (2000), *Papiers d'identité. Interventions sur la question gay*, Fayard, Paris.
- Ferez, S. (2008), *Le corps homosexuel en-jeu*, Presses Universitaires de Nancy, Nancy.
- Fillieule, O. (2003), « Lesbian and Gay Pride », in : Éribon, D. (sous la direction de), *Dictionnaire des Cultures Gays et Lesbiennes*, Larousse, Paris, pp. 287-288.
- Foucault, M. (1982), « Entretien », *Masques*, 13, pp. 15-24, cité par Éribon, D. (1999), *Réflexions sur la question gay*, Fayard, Paris, p. 461.
- Giraud, C. (2009), « Les commerces gays et le processus de gentrification. L'exemple du quartier du Marais à Paris depuis le début des années 1980 », *Métropoles*, 5, <http://metropoles.revues.org/document3858.html>.
- Goffman, E. (1975) [1963], *Stigmate*, Minuit, Paris.

- Grafmeyer, Y. et Authier J.-Y. (2008), *Sociologie urbaine*, Armand Colin, Paris, 2^e édition.
- Gregson, N. et Rose, G. (2000), « Taking Butler elsewhere : performativities, spatialities and subjectivities », *Environment and Planning D : Society and Space*, 18, 4, pp. 433-452.
- Hancock, C. (2003), « Corps », in : Lévy, J. et Lussault, M. (sous la direction de), *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Belin, Paris, p. 213.
- Hekma, G. (2006), « Le monde gay, de 1980 à nos jours », in : Aldrich, R. (sous la direction de), *Une histoire de l'homosexualité*, Seuil, Paris, pp. 333-363.
- Jackson, P. (1988), « Street life : the politics of Carnival », *Environment and Planning D : Society and Space*, 6, 2, pp. 213-227.
- Jaurand, E. et Leroy, S. (2008), « Le littoral : un paradis gay ? », actes du colloque *Le Littoral : Subir, Dire, Agir*, IFRESI-MESHS-CNRS, Lille, cd-rom.
- Johnston, L. (2001), « (Other) bodies and tourism studies », *Annals of Tourism Research*, 28, 1, pp. 180-201.
- Johnston, L. (2007), « Mobilizing pride/shame : lesbians, tourism and parades », *Social & Cultural Geography*, 8, 1, pp. 29-45.
- Joseph, I. (1984), *Le Passant considérable*, Méridiens-Klincksieck, Paris.
- Kates, S. M. et Belk, R. W. (2001), « The Meanings of Lesbian and Gay Pride Day. Resistance through Consumption and Resistance to Consumption », *Journal of Contemporary Ethnography*, 30, 4, pp. 392-429.
- Kirby, S. et Hay, I. (1997), « (Hetero)sexing Space : Gay Men and "Straight" Space in Adelaide, South Australia », *The Professional Geographer*, 49, 3, pp. 295-305.
- Kitchin, R. et Lysaght, K. (2003), « Heterosexism and the geographies of everyday life in Belfast, Northern Ireland », *Environment and Planning A*, 35, 3, pp. 489-510.
- Kosofsky Sedgwick, E. (2008) [1990], *Epistémologie du placard*, Amsterdam, Paris.
- Le Brun-Cordier, P. (2003a), « Drag queen », in : Éribon, D. (sous la direction de), *Dictionnaire des Cultures Gays et Lesbiennes*, Larousse, Paris, pp. 158-161.
- Le Brun-Cordier, P. (2003b), « Camp », in : Éribon, D. (sous la direction de), *Dictionnaire des Cultures Gays et Lesbiennes*, Larousse, Paris, pp. 92-94.
- Lefebvre, H. (1974), *La Production de l'espace*, Anthropos, Paris.
- Lefèvre, N. (1998), « Les Eurogames 5. Un analyseur de l'évolution du réseau sportif gay et lesbien français », *Corps et Culture*, 3, <http://corpsetculture.revues.org/document448.html>.
- Leroy, S. (2005), « Le Paris gay. Eléments pour une géographie de l'homosexualité », *Annales de Géographie*, 646, pp. 579-601.
- Leroy, S. (2009), « La possibilité d'une ville. Comprendre les spatialités homosexuelles en milieu urbain », *Espaces et Sociétés*, 139, pp. 159-174.
- Lestrade, D. (2003), « Exhibitionnisme », in : Tin, L.-G. (sous la direction de), *Dictionnaire de l'Homophobie*, PUF, Paris, pp. 160-162.
- Lévy, J. (2003), « Espace public », in : Lévy, J. et Lussault, M. (sous la direction de), *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Belin, Paris, pp. 336-339.

- Lussault, M. (2007), *L'homme spatial : La construction spatiale de l'espèce humaine*, Seuil, Paris.
- Malam, L. (2008), « Bodies, beaches and bars : negotiating heterosexual masculinity in southern Thailand's tourism industry », *Gender, Place and Culture*, 15, 6, pp. 581-594.
- Markwell, G. (2002), « Mardi Gras Tourism and the construction of Sydney as an international gay and lesbian city », *GLQ*, 8, 1-2, pp. 81-99.
- McDowell, L. (1999), *Gender, Identity and Place : Understanding Feminist Geographies*, University of Minnesota Press, Minneapolis.
- Miller, V. (2005), « Intertextuality, the referential illusion and the production of a gay ghetto », *Social & Cultural Geography*, 6, 1, pp. 61-79.
- Nahoum-Grappe, V. (2001), « Le cortège des sexualités », *Esprit*, 3-4, pp. 254-260.
- Namaste, K. (1996), « Genderbashing : sexuality, gender and the regulation of public space », *Environment and Planning D : Society and Space*, 14, 4, pp. 221-240.
- Nast, H. et Pile, S. (sous la direction de) (1998), *Places Through the Body*, Routledge, Londres.
- Pinell, P. (sous la direction de) (2002), *Une épidémie politique : la lutte contre le sida en France (1981-1996)*, PUF, Paris.
- Pollak, M. (1982), « L'homosexualité masculine, ou : le bonheur dans le ghetto ? », *Communications*, 35, pp. 37-55.
- Puar, J. (2002), « A transnationalist feminist critique of queer tourism », *Antipode*, 34, 5, pp. 935-946.
- Ripoll, F. (2008), « Espaces et stratégies de résistance : répertoires d'action collective dans la France contemporaine », *Espaces et Sociétés*, 134, pp. 83-97.
- Rizzo, D. (2006), « L'action politique gay et la sphère publique après la Seconde Guerre mondiale », in : Aldrich, R. (sous la direction de), *Une histoire de l'homosexualité*, Seuil, Paris, pp. 197-221.
- Tamagne, F. (2000), *Histoire de l'homosexualité en Europe : Berlin, Londres, Paris, 1919-1939*, Seuil, Paris.
- Tin, L.-G. (2008), *L'invention de la culture hétérosexuelle*, Autrement, Paris.
- Thrift, N. (2007), *Non-Representational Theory*, Routledge, Londres.
- Valentine, G. (1993), « (Hetero)sexing space : lesbian perceptions and experiences of everyday spaces », *Environment and Planning D : Society and Space*, 11, 4, pp. 395-413.
- Waitt, G. (2003), « Gay Games : performing 'community' out from the closet of the locker room », *Social & Cultural Geography*, 4, 2, pp. 167-183.
- Waitt, G. et Markwell, K. (2006), *Gay Tourism. Culture and Context*, The Haworth Hospitality Press, New York/Londres.
- Waitt, G., Markwell, K. et Gorman-Murray, A. (2008), « Challenging heteronormativity in tourism studies : locating progress », *Progress in Human Geography*, 32, 6, pp. 781-800.
- Young, I. M. (1990), *Justice and the Politics of Difference*, Princeton University Press, Princeton.